

Protestantismes

Collection dirigée par
Gabriel de Montmollin et Bernard Reymond

Le protestantisme définit un large mouvement qui se développe dans le christianisme sur la dynamique de la Réforme religieuse au XVI^e siècle. Marqué notamment par le souci d'établir le croyant dans son autonomie et sa responsabilité, le protestantisme exprime des convictions fortes sur le monde, la politique, la société et la religion, quand il n'est pas à l'origine de quelques-unes de leurs expressions les plus novatrices. Cette collection met en évidence toute une série de lieux, de groupes, de publics, de moments historiques ou de courants culturels dans lesquels le protestantisme a un rôle à jouer, une influence à réhabiliter ou des propositions à faire entendre.

Titres parus :

Liliane Crété, Le protestantisme et les femmes, 1999.

Michel Leplay, Le protestantisme et le Pape, 1999.

Bernard Reymond, Le protestantisme en Suisse romande, 1999.

Pierre-André Stucki, Le protestantisme et la philosophie, 1999.

En préparation :

Le protestantisme et ses ennemis

Le protestantisme et les adolescents

Le protestantisme et les amoureux

Bernard Reymond

Le protestantisme en Suisse romande

Portraits et effets d'une influence

© Labor et Fides

Du même auteur chez Labor et Fides :

- La femme du pasteur*, 1991.
- Entre la grâce et la loi*, 1992.
- L'architecture religieuse des protestants*, 1996.
- De vive voix*, 1998.

Les premiers titres de cette collection ont bénéficié d'un soutien de la Fondation Charles Veillon.

ISBN 2-8309-0924-0
 © 1999 by Labor et Fides
 1, rue Beauregard, CH-1204 Genève
 Diffusion en France : Le Cerf, 29, bd. La Tour-Maubourg
 F-75340 Paris CEDEX 07
 Graphisme et typographie : La Queue du Tigre
 14, Quai du Rhône, CH-1205 Genève

Sommaire

1. A la manière d'un autoportrait 11
 On ne peut présenter le protestantisme qu'en posture subjective. Le protestantisme est essentiellement pluriel. Ce livre est un autoportrait combinant plusieurs angles de vue.

2. Quelques précisions lexicales et historiques 14
 Pour comprendre l'autoportrait, quelques termes à identifier: calvinisme, chrétienté occidentale, évangélique, luthérien, national, protestantisme, réforme, Réveil, sectes, Temple, zwinglien.

3. Une même Église à travers les siècles 23
 Les édifices protestants en Suisse romande datent souvent du moyen âge, à la différence de ceux qu'on peut voir par exemple en France. C'est le signe d'une continuité de la foi entre la Réforme et ce qui la précède, dans une société qui a massivement passé au protestantisme dès ses débuts.

4. La réforme du Culte 30
 La Réforme en Suisse romande n'est pas une révolution. C'est une réforme du culte, même si des tensions existent depuis longtemps entre partisans d'un changement radical et les avocats d'une évolution contrôlée. Ces tensions sont particulièrement visibles aujourd'hui sur fond de crise des institutions.

10. Et les arts ?

Ne réduisons pas l'être humain à sa fonction strictement économique et sociale. Pour s'épanouir ou être tout simplement humain, il a besoin de musique, de poésie, de littérature, d'expressions visuelles. C'est bien pourquoi la religion chrétienne, comme toute autre religion d'ailleurs, n'a jamais existé sans formes artistiques. Le protestantisme favorise-t-il les arts ou les censure-t-il plus ou moins ?

La question vaut d'être posée en Suisse romande plus que partout ailleurs parce qu'on peut sérieusement se demander si, dans ce coin de terre, le protestantisme n'a pas entravé l'activité et la productivité des artistes beaucoup plus qu'il ne les a soutenues et sollicitées.

Pris dans toute son étendue, le protestantisme a bel et bien favorisé la maturation de certaines formes d'art ou offert un milieu propice à leur épanouissement : peinture et musique aux Pays-Bas, musique et littérature en Allemagne et en Angleterre, etc. Les réformés français, avant l'émigration du Refuge huguenot, comptaient dans leurs rangs des peintres, des poètes, des musiciens, des architectes, des sculpteurs, sans oublier de nombreux savants. Mais la Suisse romande ?

Un épanouissement long à venir

Considérée sous cet angle, elle a mis du temps à s'épanouir vraiment. Sous l'ancien régime, Genève a certes suscité plusieurs savants de renommée internationale, mais elle ne s'est pas montrée très disponible dans le domaine des arts. L'un d'eux surtout a souffert d'ostracisme : le théâtre, quand bien même Théodore de Bèze avait écrit et fait jouer, en plein XVI^e siècle, un Abraham sacrifiant qui reste l'un des grands textes de la littérature théâtrale en français.

Jusqu'au XX^e siècle, seule la Fête des Vignerons de Vevey, vaste mise en scène festive de la vie et de la culture régionales et prélude à d'autres fêtes semblables qui datent seulement de notre siècle, est venue dès la fin du XVIII^e siècle restaurer le goût de la théâtralité populaire dans ce contexte d'un protestantisme méfiant envers les arts de la scène. Ensuite, le théâtre a fermement repris pied sur ces terres, en particulier grâce à René Morax et à son Théâtre du Jorat qui ont donné le jour à des pièces aussi bibliques que protestantes dans leur inspiration (voir *Le roi David*, mis en musique par Arthur Honegger).

Quant à la peinture et à la sculpture, elles ont manifestement souffert des tendances iconoclastes qui ont accompagné la Réforme. Cet iconoclasme, il est vrai, avait été très sélectif : au XVI^e siècle, il s'en était pris seulement aux statues

et images qui étaient l'objet de vénération religieuse, voire de superstition; il n'avait en général pas touché à celles qui avaient une fonction essentiellement instructive et décorative. Il avait par exemple laissé intactes les statues de l'admirable portail peint, ou «porche des Apôtres», qui font encore aujourd'hui la fierté de la cathédrale de Lausanne. Un pli n'en avait pas moins été pris et le protestantisme de Suisse romande en est resté pour longtemps, disons jusqu'au XIX^e siècle, à une très grande réserve dans le domaine des arts visuels. Mais ensuite, comment ne pas repérer davantage que des traces d'exigence protestante dans la quête picturale, par exemple, d'un Ferdinand Hodler, qu'on vient de comparer à juste titre avec celle, non moins protestante dans sa rigueur, du Hollandais Piet Mondrian.

L'architecture fait brillamment exception, dès le XVII^e siècle, à l'ancienne retenue protestante envers les arts du regard. Elle convient particulièrement bien à ce type de sensibilité. L'architecture travaille en effet non avec des images figuratives, mais avec des volumes et des espaces. Dès que les conditions économiques l'ont permis, c'est-à-dire dès la fin du XVII^e siècle, la Suisse romande protestante a vu fleurir sur son territoire des édifices religieux sobres, simples, parfois un peu austères, mais dont les qualités architecturales sont indubitables. L'un des plus beaux exemples en est le temple de Chêne-Pâquier, dans le canton

de Vaud, construit en 1667 par le grand architecte bernois Abraham Dünz 1^{er}.

Dans le domaine de l'architecture civile, la Suisse romande protestante a marqué de son empreinte, par le biais de leur milieu familial et du catéchisme, même s'ils s'en sont distancés, des architectes de l'envergure du Chaux-de-Fonnier Le Corbusier, de son vrai nom Charles-Edouard Jeanneret, ou de Jean Tschumi, professeur à l'école d'architecture de Lausanne. Mais il faut aussi reconnaître que l'esprit d'entreprise et le souci d'être de son temps, tous deux de tournure bien protestante, ont conduit les édiles des deux principales villes de Suisse romande, Genève et Lausanne, à tellement les moderniser qu'ils les ont dépouillées d'une bonne partie des bâtiments anciens qui faisaient leur cachet. Dans ce domaine aussi, le protestantisme a ses revers.

La musique

La musique passe pour être l'art protestant par excellence: elle est un art de l'oreille, tout comme la religion biblique est à de nombreux égards une religion de l'ouïe plutôt que du regard. Dans un premier temps, la Réforme réformée a donné lieu à l'éclosion d'une forme musicale qui enthousiasma de nombreux contemporains: les psaumes,

chantés a capella et à l'unisson au cours du culte, mais bientôt harmonisés à quatre voix; certaines mélodies des psaumes genevois et lausannois sont encore en usage dans la plupart des Églises réformées dans le monde.

Mais cette productivité musicale fut bientôt tarie dans la mesure où, dans les temples de Suisse romande, on n'a pratiquement chanté que ces psaumes-là jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ajoutons-y le fait qu'au moment de la Réforme et à la différence de ce qui s'est passé à la même époque dans la Réforme hollandaise, les orgues avaient été bannies des temples parce qu'on y voyait des « instruments de la papisterie » (nous dirions aujourd'hui des instruments éminemment cléricaux) – et nous comprendrons pourquoi la Suisse romande, pendant deux siècles au moins, n'a pas été une terre d'élection pour la musique.

C'est seulement à partir du XVIII^e siècle, puis surtout au XIX^e que, avec la réintroduction dans les temples des orgues qui en avaient été bannies au moment de la Réforme, les protestants de ce coin de pays ont commencé à découvrir et à assimiler tout l'héritage musical du protestantisme allemand. Cette musique a rencontré d'emblée chez eux un retentissement profond. Il a toutefois fallu attendre le XX^e siècle pour que s'imposent dans ce contexte des compositeurs de l'importance d'Arthur Honegger ou de Frank Martin, fortement soutenus par le chef d'orchestre et théori-

rien de la musique Ernest Ansermet : son grand essai sur *Les fondements de la musique dans la conscience humaine* (1961) contient même un chapitre sur Dieu qui est de frappe expressément protestante.

Mais ce nouvel épanouissement musical eût-il été aussi convaincant si un Émile Jaques-Dalcroze, le souriant inventeur de la rythmique, n'eût réappris aux protestants romands à chanter et à danser? Son apport est en tout cas à mettre au compte d'une heureuse conjonction de l'art et de l'intérêt que les protestants ont toujours eu pour la pédagogie.

La littérature

C'est dans le domaine littéraire que le protestantisme romand s'est montré le plus productif. Paradoxalement, j'en veux pour indice Jean-Jacques Rousseau. De son temps, ses compatriotes et coreligionnaires genevois l'ont trouvé détestable, non sans raisons d'ailleurs : douteux dans son comportement personnel, affichant des idées de nature à compromettre la réputation de sa ville natale et de la religion qu'on y professait, et puis trop préoccupé de lui-même, trop encombré de son moi pour être érigé en modèle de protestantisme. Sa pensée n'en est pas moins profondément marquée par une tournure d'esprit protestante, tant sur le plan

des institutions (théories sur la société) que sur celui des principes. Ainsi pouvait-il écrire dans ses Lettres écrites de la montagne : « La religion protestante est tolérante par principe, elle est tolérante essentiellement ; elle l'est autant qu'il est possible de l'être puisque le seul dogme qu'elle ne tolère pas est celui de l'intolérance ».

Rousseau, c'est bien connu, fut un mauvais père ; il n'en a pas moins écrit l'*Émile*, l'un des premiers traités de pédagogie moderne. Cette discipline si choyée des protestants romands peut aussi et heureusement se réclamer de l'exemple et des écrits de Johann-Heinrich Pestalozzi, Vaudois d'adoption du fait de son long séjour à Yverdon. Non moins génial en son genre, le Genevois Rodolphe Toepffer a conduit ses élèves dans des *Voyages en zigzag* (1837-1847) pleins d'imprévus ; bourré d'humour, il n'hésitait pas à sortir des sentiers battus et a ouvert la voie à une nouvelle forme d'art : la bande dessinée ; on trouve chez lui ce que le protestantisme peut donner de meilleur quand il consent à sourire et surtout à se moquer de lui-même. Cette veine pédagogique conduit en notre siècle jusqu'au Neuchâtelois Jean Piaget, qui s'est imposé à Genève comme l'un des maîtres de la recherche en psychologie génétique.

Bien d'autres noms témoignent de cette fécondité littéraire, mais aussi réflexive. En voici encore quelques-uns, choisis en toute subjectivité : au siècle dernier, Henri-

Frédéric Amiel, maître de l'introspection, dont le très lucide et savant *Journal intime*, a pu être salué comme l'illustration vécue, à la première personne, de *l'Institution de la religion chrétienne* de Jean Calvin ; plus près de nous Charles-Ferdinand Ramuz, qui a voulu rompre avec une sensibilité protestante devenue trop moralisatrice pour mieux chanter « la beauté sur la terre » avec un sens presque païen des permanences terriennes ; le chansonnier Jean-Villard Gilles, qui a donné voix à tout ce que la rive vaudoise, vigneronne et protestante du Léman peut avoir de bonhomme et de bon-vivant ; parmi les contemporains, Denis de Rougemont, l'un des meilleurs représentants de l'aile protestante du personnalisme, qui a consacré une bonne partie de son œuvre à penser la cohésion de l'Europe ; Jacques Chessex, dont les livres sont truffés d'emprunts parodiques à la Bible et qui ne cesse de s'en prendre, non sans exagérations, aux sévérités austères du calvinisme ; et, plus jeunes encore, les enfants de pasteurs, mais émancipés du milieu familial, que sont Étienne Barilier, Monique Laederach, Christophe Gallaz ou Daniel de Roulet.

En Suisse romande comme dans les autres pays protestants, les familles pastorales ont été d'authentiques foyers de science et de culture en devenir. Non seulement des écrivains, mais de nombreux artistes et scientifiques sont ici fils ou filles de pasteurs. La liberté de jugement, le libre examen,

l'ouverture d'esprit que suppose l'attitude protestante bien comprise sont en effet très propices au libre épanouissement des sciences et des arts, cet épanouissement dût-il se retourner parfois contre le protestantisme lui-même. Mais c'est justement un risque que le protestantisme incite à courir : ne repose-t-il pas, dans son tréfonds, sur la confiance que tout, en dernière analyse, est entre les mains de Dieu ?

Pour la plupart, ces protestants d'origine sont bien loin de la sévérité du Vaudois Alexandre Vinet, pourtant grandiose dans son activité de critique littéraire, mais qui dans son cours de *Théologie pastorale* (édité en 1850) adressait les recommandations suivantes aux futurs pasteurs, ses étudiants : « Il y a des amusements auxquels il faudrait renoncer : la chasse, le jeu, le spectacle ; sous une certaine forme la musique et en général le goût passionné pour quelque art ». Même pasteurs, les protestants ne se rangent heureusement pas tous à cette conception-là de l'austérité protestante.

11. La Bible

Nouveau déplacement de chevalet pour regarder vivre les protestants romands de plus près, tout en changeant l'angle de vue. Je le pose maintenant devant de vieux chalets de montagne, par exemple dans les Alpes et Préalpes vaudoises (Gryon, Ormons, Pays d'En-Haut). Des versets bibliques ou des prières d'invocation directement inspirées de la Bible, soigneusement calligraphiés, ornent leur façade. A l'intérieur de ces chalets, si je pouvais me permettre d'entrer, peut-être trouverais-je d'autres versets, sous forme de tableaux, spécialement dans les chambres à coucher ; l'habitude d'en suspendre était encore très répandue jusque dans les années 1950. Et si je me plante devant un temple romand à l'issue d'une cérémonie de mariage, je constaterai que souvent les mariés en ressortent une Bible sous le bras, solennellement remise par le pasteur.

Le protestantisme est impensable sans la Bible et les Églises protestantes de Suisse romande n'ont cessé de consentir de très gros efforts pour la mettre entre toutes les mains, au pays comme ailleurs, si possible dans la langue maternelle des intéressés.

13. Aspects de la piété

L'usage de la Bible et la référence à Jésus touchent à ce que le protestantisme peut avoir de plus intime. Dans un effet de cadrage encore plus serré, avec une perspective prise de l'intérieur, essayons maintenant de saisir quelques aspects de la piété protestante.

La religion, nouveau tabou

Avec la piété, nous entrons dans le domaine de ce dont les intéressés n'aiment pas beaucoup faire état publiquement. Sur ce chapitre, les protestants de Suisse romande se montrent en général particulièrement discrets et peu expansifs. Cette attitude de discrétion s'est même accentuée ces dernières années, comme si la religion, surtout prise sous son angle le plus personnel, était un nouveau tabou, un sujet qu'il n'est pas convenable d'évoquer en public. Autrefois, c'est la sexualité dont on ne parlait pas, en particulier devant les enfants. Maintenant les parents semblent souvent craindre d'évoquer leurs convictions et leurs attitudes per-

sonnelles en matière de religion en présence de leurs enfants, comme s'ils se trouvaient devant un interdit à ne pas enfreindre.

Le meilleur service que des protestants puissent rendre à celles et ceux que paralyse ce nouveau tabou est évidemment de le remettre en question, d'en dénoncer les effets nocifs et de le renverser – tout comme la Réforme le fit de ce qui paralysait ou fétichisait la foi chrétienne à la fin du moyen âge.

Besoin de discrétion

Les protestants de Suisse romande semblent tenir à ce que, dans ce domaine, on agisse avec tact et délicatesse. Les piétés trop démonstratives ne semblent pas leur convenir sur la longue durée. C'est pour beaucoup affaire de tempérament local. Quand, à l'occasion d'un voyage, ils découvrent la ferveur très extériorisée qui caractérise les cultes des communautés africaines ou afro-américaines, elle leur fait envie et ils regrettent un peu de ne pas rencontrer dans leurs propres paroisses une piété aussi entraînante et communicative. Mais qu'un groupement chrétien avec un profil de ce type vienne s'installer à leur porte avec l'intention de les gagner à davantage de visibilité extérieure dans la manifestation de leur foi, aussitôt ils esquissent un mouvement de recul.

La foi, la piété sont pour eux d'abord d'ordre intérieur, comme s'ils tenaient par-dessus tout à prendre au pied de la lettre la recommandation de Jésus : « Quand tu veux prier, entre dans ta chambre la plus retirée, verrouille ta porte et adresse ta prière à ton Père qui est là dans le secret » (Mt 6,6). Cela n'ôte rien à la nécessité du culte public, le dimanche. Mais même à cette occasion-là, s'ils y ont vraiment participé de tout leur cœur et qu'ils en ont été profondément touchés, les protestants de Suisse romande semblent pour la plupart rester très discrets sur ce qu'ils en pensent et en ressentent : leur vie intérieure n'est pas faite pour être étalée en public.

Cette discrétion, ils ont coutume de l'afficher même à l'égard des pasteurs : il est très rare que des paroissiens viennent dire à leur pasteur de paroisse ce qui s'est vraiment passé pour eux à l'occasion d'un culte. Peut-être aussi est-ce tellement intime, si personnel, qu'ils éprouvent de réelles difficultés à en parler : on ne discourt aisément que de ce qui est un peu superficiel ou éminemment passager.

Une piété qui peut donner le vertige

Voilà qui ne facilite pas la piété individuelle des protestants, c'est-à-dire leur prière personnelle et tout ce qui

touche à leur commerce intime avec Dieu. La Réforme a supprimé radicalement toutes les médiations entre les individus et Dieu : on ne confesse plus ses péchés à un prêtre, mais directement à Dieu ; on lui adresse aussi ses prières directement, sans plus passer par l'intermédiaire de la Vierge ou d'un saint ; et quant à gouverner sa propre vie, on en délibère encore dans le secret de son cœur et devant Dieu seul, sans plus s'en remettre à un directeur de conscience.

Cette immédiateté par rapport à Dieu est à la fois abrupte, grandiose et vertigineuse. Son avantage : elle favorise et fortifie les caractères bien trempés. Son inconvénient : elle peut laisser complètement désemparés les faibles, les hésitants, les meurtris de l'existence. La Réforme en a été d'emblée vivement consciente, d'où l'importance croissante que les Églises protestantes ont accordée à la pastorale, c'est-à-dire à l'accompagnement personnalisé des groupes et des individus.

Dans une société comme la nôtre où, pris dans la masse, les individus se sentent de plus en plus isolés et livrés à eux-mêmes, cet aspect du service que les Églises peuvent rendre à leurs contemporains ne fait que gagner chaque jour en importance. Il ne s'agit en l'occurrence pas tellement de « convertir » les gens (c'est l'affaire de Dieu, non des hommes), mais de les seconder dans leur propre cheminement

spirituel, dussent-ils aboutir tout ailleurs que là où les responsables de ces Églises le souhaitent.

Mais une pastorale sans orientation ni points de repère ne rendrait service à personne. D'où, en plus des référents déjà signalés (la Bible, Jésus), trois constantes de la spiritualité protestante qui ont des liens étroits avec les aléas de la piété personnelle. Elles ont trait à la pratique de la prière, aux démonstrations de ferveur et aux relations entre foi et doute.

La pratique de la prière

La prière est affaire d'attitude intérieure, d'orientation profonde de la subjectivité, beaucoup plus que de posture. Les protestants apprennent évidemment à leurs enfants à prier mains jointes et yeux fermés. Mais cette question de maintien est tout-à-fait secondaire. Que tous adoptent plus ou moins les mêmes postures au cours du culte public, on peut le comprendre, encore que cela n'ait rien d'obligatoire. Les attitudes de la prière individuelle peuvent en revanche être beaucoup plus libres et surtout plus variées : les uns ont effectivement le sentiment de prier plus aisément mains jointes et yeux fermés, voire à genoux ; mais d'autres préfèrent le faire en marchant, ou la plume à la main, ou peuvent

même se contenter d'une attitude intérieure de prière sans se conformer à quelque posture rituelle que ce soit.

L'important n'est pas dans des postures. Il est de savoir pourquoi l'on s'adresse à Dieu. Parce qu'on a besoin de lui, de son aide, de sa présence, bien sûr. Parce qu'on a le sentiment, en dernière analyse, de dépendre entièrement de lui, c'est encore plus vrai. Mais on ne demande pas à Dieu n'importe quoi. Les chrétiens n'ont pas inventé la prière, en revanche ils savent devoir l'évangéliser, la rendre conforme dans son intention profonde aux exigences et aux promesses évangéliques. La piété protestante bien comprise donne lieu à des prières dont le but dernier n'est pas tellement de changer Dieu (quelle prétention!), mais de changer la personne qui prie. D'une manière ou d'une autre, l'orant présente à Dieu ses demandes en lui disant implicitement : « que ta volonté soit faite » ; « non pas ma volonté, mais la tienne » ; « me voici pour faire ta volonté ».

En fin de compte, il s'agit moins d'être exaucé par Dieu que de l'exaucer lui.

Ferveur tempérée

Beaucoup voient dans la ferveur un indice de piété, une expression quasi canonique de la foi. Ils la voudraient

enthousiasmante, communicative. Mais la ferveur trop démonstrative est-elle toujours sincère et vraie ? Ne risque-t-on pas bien souvent de s'y cramponner comme à un substitut de foi, de se jouer à soi-même comme aux autres la comédie d'une foi qui n'en est pas une à proprement parler ?

Lecteurs des évangiles, les protestants se méfient à juste titre de tout ce qui pourrait ressembler à de l'hypocrisie, de toute forme de piété qui pourrait les amener à se décerner des brevets d'autosatisfaction en matière de vie spirituelle, à l'instar du pharisien que brocardait Jésus en mettant cette prière sur ses lèvres : « Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes » (Lc 18,11) – de ce que je ne suis pas comme eux, moi qui suis fervent... !

L'un des reproches les plus fréquents que les milieux évangéliques adressent aux fidèles des Églises établies est justement de ne pas montrer assez de ferveur. Mais ces Églises tiennent justement à rester ouvertes et accessibles à tous, y compris à celles et ceux qui se méfient des ferveurs en ébullition ou qui y sont allergiques. Considérées sous cet angle, les piétés tempérées leur semblent plus propices à une réelle évangélisation que les piétés en serre chaude.

Foi et doute

Qu'est-ce que croire ? La question est toujours redoutable. Certains répondent : c'est avoir de la ferveur et surtout n'avoir pas de doutes, se montrer prêt à croire dur comme fer même ce qui n'est pas croyable. Résultat : ils se barricadent contre leurs propres doutes, font mine de n'en pas avoir et n'ont souvent pas de termes assez sévères à l'adresse des chrétiens qui, eux, reconnaissent en avoir. Or, même niés, les doutes sont toujours là.

Croire, c'est au contraire avoir en Dieu une confiance suffisante pour accepter d'avoir des doutes, et de les avoir parfois à l'endroit de points fondamentaux. Une piété protestante bien conçue ne vise pas à l'élimination des doutes, mais à éveiller suffisamment de confiance en Dieu pour accepter de vivre avec eux et d'aller jusqu'à voir en eux l'un des moments les plus décisifs de la foi.

La piété protestante la plus caractéristique et la plus convaincante à longue échéance ne me semble pas être celle de cercles élitaires et réservés à ceux-là seulement qui s'estiment « convertis », mais une piété ouverte à de nombreuses attitudes possibles, y compris à celles et ceux qui ont de la peine à croire. Les « distancés de l'Église », comme on les appelle parfois, devraient en tout temps pouvoir y trouver chaussure à leur pied. Une piété de ce type, les protestants

la qualifient habituellement de «multitudiniste», parce qu'elle est ouverte aux multitudes et en porte le souci.

14. Une attitude pragmatique

Rompant délibérément avec ce cadrage rapproché, choisissons maintenant un point de vue qui nous permettra de saisir le protestantisme sous un angle plus général et plus institutionnel.

On qualifie parfois le protestantisme romand de «pragmatique». Dans les années 1920–1930, de jeunes théologiens férus de redressement doctrinal de leur confession ont vu dans ce pragmatisme l'un des principaux défauts. Ils souhaitaient qu'il se montre au contraire intransigeant, plus rigoureux dans son attachement aux enseignements de la Réforme, moins attentif à tenir compte des circonstances. Leur point de vue s'inspirait soit d'un renouveau du calvinisme, soit de l'attitude théologique dont le représentant le plus connu était alors Karl Barth, soit encore de soucis institutionnels et liturgiques qui n'étaient pas sans rappeler certains aspects du catholicisme.

Je trouve quant à moi l'adjectif pragmatique fort bien choisi, je le prends en bonne part et je vois dans son aboutissement à une attitude pragmatique l'un des acquis les plus satisfaisants de l'évolution protestante au cours des siècles,